

Enchaînés sur leur rocher, tournant le dos à la lumière, les hommes de la caverne de Platon regardent passer les ombres. Pour affronter la lumière, il faut se détacher des illusions, se tourner vers l'essentiel et oser emprunter les chemins de traverse. Didier Colus est de ceux qui ne se contentent pas des ombres projetées.

Son parcours est une symphonie qu'il ne cesse de composer dans la rigueur, en harmonie avec ceux à qui il la destine. C'est en effet une de ses caractéristiques majeures de ne rien accomplir qu'il ne le destine à quelqu'un.

L'exigence qui l'anime va de pair avec une totale fidélité. L'exemple de Sénèque vient naturellement sous mes doigts. L'ascèse du stoïcien le porte à rejeter la complaisance, la facilité, celle des à peu près de l'âme et de la raison. Dans le même temps, peut-on imaginer Sénèque sans Lucilius ? Quel sens aurait sa quête si elle ne trouvait un écho dans cet autre lui-même à qui il s'adresse, pour qui il construit, en qui il s'épanouit ? La première entreprise littéraire de Didier Colus traduit ce mouvement. *Les chemins de Jérusalem* et *Les poulains du royaume* ont été écrits avec celui à qui, quand il avait 10 ans, il expliquait les étoiles du haut de ses quatre ans de plus.

En effet, le nouvel académicien de Saintonge fait partie de ces hommes trop rares de nos jours qui ne se détournent ni de leurs combats, ni de leurs convictions, ni de ceux qu'ils ont choisis pour accompagner leur bout de chemin. Attaché à la langue française, lui le descendant d'immigrés a conservé de sa culture d'origine le sens de la *gens*, dont la cohésion ne peut être que si chacun des membres s'y trouve solidairement responsable, comme on dit en droit. Cette fidélité à la structure jalonne son parcours et nul doute que l'Académie de Saintonge ne soit pour lui désormais un des repères de son environnement, aussi infrangible que les précédents, car le nouveau ne chasse pas chez lui l'ancien ; il l'accomplit.

Cette disposition intérieure qui est la sienne va bien au-delà d'une simple qualité morale pour ainsi dire passive, celle qui consiste à se montrer exigeant vis-à-vis de soi-même et fidèle à sa *gens* ; elle se double des qualités d'un vrai maître, comme on en connaissait dans les corporations : celui qui excellait dans son art tout en respectant autrui.

Didier Colus est un dinandier, enclin au respect pour autrui. Il cisèle le fil que la Parque dévide devant lui. Parce qu'il ne se contente jamais de la surface des choses, il poursuit inlassablement le détail, il recherche la nuance, s'émerveille devant l'éclat imprévu que les jours lui réservent. En philatéliste qu'il est, il traque la variante insolite, celle qui lui permet de préciser les catalogues improbables qu'on ne peut jamais échanger avec le ticket de caisse ; en effet, si d'aventure on se risque à lui en offrir un nouveau on tombe sur le second – et pas le deuxième – exemplaire existant : le premier se trouvait déjà sur sa table de travail. Le souci du détail l'a conduit à une grande attention aux choses et de là à une grande attention aux êtres. A moins que ce ne soit l'inverse : peut-être son attention aux êtres l'a-t-elle conduit aux choses. Peut-être encore à force de respect pour ce et ceux qui l'entourent a-t-il

fini par identifier le détail du monde. Comme le dinandier qui savait interpréter en la ciselant la réalité alentour.

« Le monde est une branloire pérenne », disait Montaigne. Tout change et se fond, s'entrelace et se confond sans jamais disparaître tout à fait ni perdre sa spécificité. Comme l'enfance, qui n'a jamais quitté Didier Colus. Héritier de lui-même et de sa *gens*, il a mené avec son père une de ces aventures que les enfants rêvent de vivre avec ceux qui leur ont permis d'advenir. *Parlez-moi d'enfance* a séduit l'Académie de Saintonge par la puissance du récit et la qualité de l'écriture. Quand l'intégration est réussie et que la famille l'est aussi, les hommes qui portent tout cela méritent en effet d'être distingués. En leur offrant cette distinction, l'Académie a rendu respect pour respect. Il n'est pas aisé de faire dialoguer les êtres et les rôles, correspondre les institutions et les sensibilités. Le tournoiement de la facilité, les illusions des prestiges d'emprunt offrent le spectacle d'une grande farce. « L'estime des gens que l'on méprise ne renvoie qu'au mépris qu'on se porte à soi-même », comme l'a écrit Didier Colus, étranger qu'il est aux compromissions. En revanche, la reconnaissance de ceux qu'il reconnaît et qui sont désormais ses pairs lui donnent l'occasion d'exercer sa générosité.

Fidèle par exigence, respectueux par maîtrise de soi, notre nouveau collègue est aussi et plus encore peut-être un passeur.

Exister par la rencontre avec l'autre, c'est en effet une de ses caractéristiques, comme je le relevais plus haut. Cet homme ne possède l'austérité du janséniste que dans l'exigence intellectuelle, tant le débouché naturel de ses efforts le porte vers autrui.

Professeur exceptionnel, il a marqué des générations d'élèves, inflexible avec tous, il accompagnait chacun au palier supérieur, puis à l'autre et au suivant transformant les cancren en médiocres, les médiocres en passables, les passables en bons, les bons en excellents, brûlant même quelquefois les étapes... Il ne réussissait jamais tant que dans l'aridité de la grammaire, dont ses élèves faisaient des guirlandes. Son secret ? Une empathie dont tous ceux qui l'approchent peuvent prendre la mesure. Il comprend d'un regard, trouve la faille, offre son bras, son intelligence et ses mots. Lui qui n'est pas croyant possède la rigueur d'un directeur de conscience, l'abnégation d'un prêtre, la générosité d'un confesseur. Il dira qu'il est un laïc, simplement, et que la laïcité ne s'arrête pas aux articles de *L'Ecole libératrice* qui a bercé son enfance, à lui qui a appris à lire tout seul au fond de la classe de sa mère.

Cette générosité, cette écoute sont d'autant plus grandes qu'il en nourrit les institutions qui l'accueillent, et l'Académie a en ce jour bien de la chance, car moi qui chemine à ses côtés depuis 57 ans, je n'en ai encore pas fait le tour. Sans doute parce que sa culture me fascine encore. Nous n'avons plus guère, aujourd'hui, d'exemplaires de ce que le XVII^e siècle appelait l'« honnête homme ». Didier Colus est de ceux-là. Il apporte la touche qui manque quand on cherche l'image, l'allitération, la correspondance entre le mot et le contexte, dans un environnement

précis, lui fût-il tout à fait étranger. Ainsi a-t-il nourri la traduction des mémoires de Hampel, que l'Académie a également primés en son temps, sous le titre *J'occupais Royan*, publié par le Croît Vif. Il possède un talent dont on ne se lasse pas : il sent les mots. C'est-à-dire qu'il est capable d'en déterminer l'ancienneté probable, même s'il ne la connaît pas de manière précise. Et partant de là les registres du signifiant et du signifié prennent un volume qui défient les mystères de la tour de Babel.

Et tout ce qui semblait complexe devient limpide ; on se sent intelligent après l'avoir entendu nous expliquer quelque chose.

Didier nous apporte à tous aujourd'hui l'explication vivante du signe chinois qui se trouve à la base de la philosophie de Confucius. Ce signe désigne le *ren*. Il s'écrit au moyen de deux symboles, celui de l'homme et le chiffre 2. Le sens en est limpide : la société n'existe que par la rencontre de deux êtres. Elle n'est pas d'abord un cadre, des institutions auxquelles les hommes doivent se soumettre en abdiquant ce qu'ils sont. Elle est une harmonie, que chacun découvre par les rites, par l'éducation, par ce qui fait que des hommes ne sont pas des bêtes, mais des principes vivants civilisés, libres et instruits. Elle est un équilibre, qui permet la correspondance entre ce qu'on nommera au Moyen Age le macrocosme et le microcosme. Or cette coïncidence du vivant et du décor qu'il a créé pour s'y mouvoir ne peut que reposer sur le don de soi.

Un long chemin à ses côtés permet de l'affirmer : il est pour chacun de ceux qui partagent son monde le nautonier grâce à qui le port devient visible. Dans ce périple, chacun est à sa place et tous jouent un rôle unique ; il est, lui, un et multiple. Je me souviens d'un jour – il devait avoir une vingtaine d'années et moi déjà quatre de moins... -, il m'a avoué qu'il regrettait de ne pas posséder l'ubiquité. J'ai compris bien plus tard que beaucoup souhaitent posséder cette qualité pour prendre ; lui la désirait pour donner. Quand il a participé aux *Canons de l'Hermione*, il n'a rien fait d'autre que de faire revivre un monde à partir d'un fût de canon, ou de plusieurs. Agencer, *suum cuique tribuere*, comme on disait en droit romain – « attribuer à chacun ce qui lui revient » -, être partie prenante d'une aventure collective, celui que l'Académie accueille aujourd'hui sait admirablement le faire. Peut-être parce qu'à la capacité de donner qui est la sienne s'ajoutent ces deux autres principes de base du droit romain : *honeste vivere* – vivre de manière honnête - et *non laedere* – ne pas tromper. Ces fondements du droit romain, issus de la philosophie d'Aristote, s'efforcent de demeurer la base de notre société et de notre droit, et sont à coup sûr l'épine dorsale de notre nouvel académicien. Il n'a pas trop de mérite : sa famille est originaire d'Aquilée, qui fut un temps capitale de l'Empire. Mais là où il en a, du mérite, c'est en nous permettant à tous de comprendre que l'estime des gens que l'on respecte renforce le respect que l'on se porte à soi-même.

Jacques Bouineau